

Art public : que faire?

Mark Lewis

Numéro 51, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46803ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lewis, M. (1990). Art public : que faire? *Inter*, (51), XIX–XIX.

Art public : que faire ?

Mark LEWIS

Le domaine à travers lequel l'œuvre d'art public tire ses multiples significations est constitué des pôles visibilité/invisibilité. Le processus s'apparente à ce que Freud a décrit et nommé le fétichisme. Comme le fétiche, l'œuvre d'art public sert — au moins — deux fins particulières, dont l'une porte atteinte à l'autre. Le monument public camoufle, d'une part, des crimes commis au nom de l'ordre public, « étouffant » de la sorte l'histoire violente qui leur a donné lieu. Le monument commémore ainsi une histoire ou un événement en vertu d'un héroïsme ou d'un nationalisme pernicieux. Le monument rappelle alors, tel un repère, les lieux du crime commis : on hisse le drapeau, pour ainsi dire, sur le site même des répressions. Or, lorsque l'ordre symbolique est, d'autre part, menacé par des crises, par la révolution ou le terrorisme, la charge sémantique du monument public se déplace. La valeur emblématique du monument s'offre à ce moment, telle une cicatrice, telle une marque permanente à l'égard des crimes réellement commis. Voilà sans doute ce qui justifie la conservation et la préservation de certaines œuvres monumentales, souvent retravaillées ou quelque peu déplacées à la suite de la chute des régimes qu'elles représentaient ostensiblement.

Georges Bataille en eut long à dire sur l'idée de la répression sociale liée aux monuments. On peut déceler, en effet, dans ses écrits à propos de l'architecture que les statuaire de bronze ou de pierre jouent un rôle similaire : alors qu'ils se tiennent debout en position phallique et prétendent garder la place publique, ils occupent et désignent en réalité cet espace en suggérant l'oubli — le refoulement — des raisons de leur renommée.

« L'âme idéale d'une société, celle qui a l'autorité de prescrire et d'interdire, est exprimée à proprement dit au travers de compositions architecturales. Les grands monuments sont érigés comme des barrages, opposant la logique et la majesté de l'autorité contre tous les éléments dérangeants. En fait, il est évident que les monuments sociaux inspirent la prudence sociale et la crainte. La prise de la Bastille est symbolique à cet effet : il est difficile d'expliquer ce mouvement de foule autrement que par l'animosité du peuple contre les monuments qui constituent leurs vrais maîtres. »¹



Tout comme l'architecture, le monument public est, dans une certaine mesure, à l'image de l'ordre social. Il garantit et impose même cet ordre. Ainsi, loin d'exprimer l'âme de la société, les monuments, pour paraphraser Denis Hollier, l'« occultent ».

Plusieurs de nos monuments et œuvres d'art publics sont en métal. Froid au toucher, le métal constitue une figure métaphorique exemplaire à l'égard des chefs et des dirigeants. Une fois coulés en bronze ou gravés dans le métal, ils sont d'une autorité incontestable. Cela décrit bien la relation entre les personnages de métal et la froide terreur qu'ils inspirent. Le propos de cette terreur et son économie « glaciale »

sont d'ailleurs incarnés par les attributs de l'image du roi. Ce roi, nous n'avons plus besoin de le voir, puisque le métal seul comble son absence.

« La coutume de voir des rois accompagnés de gardiens, de tambours, d'officiers et de toutes ces choses qui plient la machine envers le respect et la terreur fait en sorte que leurs visages mêmes remplissent leurs sujets de respect et de terreur, même lorsqu'ils sont vus seuls, car

dans nos pensées, on ne distingue plus la personne des escortes avec lesquelles ils sont habituellement vus. »²

Outre ces résonances métaphoriques de la terreur, la fabrication même des statues de métal, les techniques de la forge et du coulage nous rappellent leurs liens à l'économie de la machine militaire. Le bronze est traditionnellement le matériel des fusils et des canons, et cela ne nous surprend guère que ces armes soient fabriquées en coulant certains monuments publics. Autant les armes peuvent être produites à partir de la statuaire, autant la statuaire publique peut se couler à

partir d'armes fondues. La colonne Vendôme, érigée par Napoléon pour commémorer la victoire des Français à Austerlitz, était recouverte de 425 plaques de bronze relatant plusieurs incidents de la campagne autrichienne. Le bronze, qui pesait près de deux millions de livres, fut obtenu en coulant 1200 canons autrichiens. En 1871, la colonne a été détruite lors de l'insurrection de la Commune. Or, pendant que les passants cassaient et s'accaparaient des bouts de maçonnerie comme souvenirs, la

Garde nationale assurait une vigilance constante à l'égard de ces plaques de bronze susceptibles de retourner, une fois restaurées, à leurs formes militaires.

Mark LEWIS

Traduit de l'anglais par VU

1. Bataille, Georges, *Architecture* (document).
2. Pascal, Blaise, *Pensées*.